



Liedtexte

Internationaler Wettbewerb für Liedkunst Stuttgart 2020

CLAUDE DEBUSSY

ERNEST CHAUSSON

HÖLDERLIN-Vertonungen

Ernest Chausson (1855-1899)

Cantique à l'épouse op. 36/1

Épouse au front lumineux,
Voici que le soir descend
Et qu'il jette dans tes yeux
Des rayons couleur de sang.

Le crépuscule féérique
T'entourne d'un feu rose.
Viens me chanter un cantique
Beau comme une sombre rose

Ou plutôt ne chante pas,
Viens te coucher sur mon coeur
Laisse-moi baiser tes bras
Pâles comme l'aube en fleur;

La nuit de tes yeux m'attire,
Nuit frémissante, mystique
Douce comme ton sourire
Heureux et mélancolique.

Et soudain la profondeur
Du passé religieux,
Le mystère et la grandeur
De notre amour sérieux,

S'ouvre au fond de nos pensées
Comme une vallée immense
Où des forêts délaissées
Rêvent dans un grand silence.

Albert Jounet (1863-1923)

Loblied an die Gemahlin

Meine Frau, wie du strahlst,
nun, da die Abendsonne
in deine Augen
blutrote Strahlen senkt.

Die zaubrische Dämmerung
hüllt dich in rötlichen Schein.
Komm, sing mir ein Lied,
schön wie eine dunkle Rose;

oder besser, singe nicht
und komm an mein Herz,
lasse mich deine Arme kosen,
licht wie der neue Morgen.

Das Dunkel deiner Augen nimmt mich in Bann,
ein irisierend geheimnisvolles Dunkel,
sanftmütig wie dein Lächeln,
voller Glück und Melancholie
Und unvermittelt eröffnet sich der Grund
der geheiligten Vergangenheit,
das Geheimnis und die Größe
unserer innigen Liebe

in der Tiefe unseres Innersten
wie ein weites Tal,
wo verlassene Wälder
in tiefem Schweigen träumen.

© *Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net*

Dans la forêt du charme et de l'enchantement op. 36/2

Sous vos sombres chevelures, petites fées,
Vous chantâtes sur mon chemin bien doucement.
Dans la forêt du charme et de l'enchantement.
Dans la forêt du charme et des merveilleux rites,
Gnômes compatissants, pendant que je dormais,
De votre main, honnêtes gnômes, vous m'offrites,
Un sceptre d'or, hélas! pendant que je dormais!
J'ai su depuis ce temps, que c'est mirage et leurre,
Les sceptres d'or et les chansons dans la forêt.
Pourtant comme un enfant crédule, je les pleure,
Et je voudrais dormir encore dans la forêt.
Qu'importe si je sais que c'est mirage et leurre.

Jean Moréas (1856-1910)

Im Wald des Charmes und der Entzückung

Unter euren dunklen Haaren, kleine Feen,
sangt ihr sanft auf meinem Weg
im Charme des Zauberwaldes.
Im Zauberwald der wunderbaren Riten,
schenktet ihr mir, mitfühlende und ehrliche Gnomen,
während ich schlief, aus eurer Hand
ein goldenes Zepter, ach! während ich schlief!
Inzwischen weiß ich, dass alles Lug und Trug war,
diese goldenen Zepter und die Lieder im Walde.
Doch wie ein leichtgläubiges Kind trauere ich um sie
und heute noch möchte ich in diesem Walde schlafen.
Was macht es aus, ob ich weiß, was Lug und Trug war.

© *Marie-Paule Hallard*

Hébé op. 2/6

Les yeux baissés, rougissante et candide,
Vers leur banquet quand Hébé s'avançait.
Les Dieux charmés tendaient leur coupe vide,
Et de nectar l'enfant la remplissait.

Nous tous aussi, quand passe la jeunesse,
Nous lui tendons notre coupe à l'envi.
Quel est le vin qu'y verse la Déesse?
Nous l'ignorons; il enivre et ravit.

Ayant souri dans sa grâce immortelle,
Hébé s'éloigne; on la rappelle en vain.
Longtemps encor sur la route éternelle,
Notre oeil en pleurs suit l'échanson divin.

Louise-Victorine Ackermann (1813-1890)

Hebe

Wenn mit niedergeschlagenen Augen, errötend, unschuldig,
Hebe zu ihrem Festmahl kam,
reichten ihr die verzückten Götter ihre leeren Becher
und das Kind füllte ihn mit Nektar.
Auch wir alle, wenn die Jugend vorbeikommt,
reichen wir ihr um die Wette unseren Becher.
Welchen Wein gießt uns die Göttin ein?
Wir wissen es nicht; er berauscht und verzaubert.
Lächelnd in ihrer unsterblichen Anmut
entfernt sich Hebe; vergeblich ruft man sie zurück.
Lange noch folgt unser Auge voller Tränen
dem göttlichen Mundschenk auf der ewigen Straße.

© *Marie-Paule Hallard*

La cigale op. 13/4

Ô Cigale, née avec les beaux jours,
Sur les verts rameaux dès l'aube posée,
Contente de boire un peu de rosée,
Et telle qu'un roi, tu chantes toujours.

Innocente à tous, paisible et sans ruses,
Le gai laboureur, du chêne abrité,
T'écoute de loin annoncer l'Été
Apollôn t'honore autant que les Muses,
Et Zeus ta donné l'Immortalité!

Salut, sage enfant de la Terre antique,
Dont le chant invite à clore les yeux,
Et qui, sous l'ardeur du soleil Attique,
N'ayant chair ni sang, vis semblable aux Dieux.

Charles Leconte de Lisle (1818-1894)

Die Zikade

O Zikade, mit den schönen Tagen geboren,
seit der Morgendämmerung auf den grünen Zweigen sitzend,
glücklich, etwas Tau zu schlürfen
und, einem König gleich singst du unaufhörlich!

Der frohe Landmann, geschützt von der Eiche,
hört dir aus der Ferne zu, wie du allen, wohlgesonnen
friedlich und ohne List den Sommer verkündest.
Apoll ehrt dich ebenso wie die Musen
und Zeus hat dir Unsterblichkeit geschenkt!

Sei begrüßt, weises Kind der antiken Erde,
dessen Gesang dazu einlädt, die Augen zu schließen,
und das unter der Glut der Sonne Attikas
- da ohne Fleisch und Blut - wie die Götter lebt!

© Marie-Paule Hallard

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Der Albatros

Oft kommt es dass das schiffsvolk zum vergnügen
Die albatros - die grossen vögel - fängt
Die sorglos folgen wenn auf seinen zügen
Das schiff sich durch die schlimmen klippen zwängt.

Kaum sind sie unten auf des deckes gängen
Als sie - die herrn im azur - ungeschickt
Die grossen weissen flügel traurig hängen
Und an der seite schleifen wie geknickt.

Der sonst so flink ist nun der matte steife.
Der lüfte könig duldet spott und schmach:
Der eine neckt ihn mit der tabakspfeife
Ein anderer ahmt den flug des armen nach.

Der dichter ist wie jener fürst der wolke -
Er haust im sturm - er lacht dem bogenstrang.
Doch hindern drunten zwischen frechem volke
Die riesenhaften flügel ihn am gang.

Übersetzung: Stefan George

L'aveu op. 13/3

J'ai perdu la forêt, la plaine,
Et les frais avrils d'autre-fois.
Donne tes lèvres, leur haleine
Ce sera le souffle des bois.

J'ai perdu l'océan morose,
Son deuil, ses vagues, ses échos;
Dis-moi n'importe quelle chose,
Ce sera la rumeur des flots.

Lourd d'une tristesse royale
Mon front songe aux soleils enfuis.
Oh! cache-moi dans ton sein pâle!
Ce sera le calme des nuits.

Auguste de Villiers de L'Isle-Adam (1838-1889)

Das Geständnis

Ich habe den Wald, die Ebene verloren
und die frischen Aprilmonate von einst.
Gib deine Lippen, ihr Atem
wird der Atem der Wälder sein.

Ich habe den trübseligen Ozean verloren,
seine Trauer, seine Wellen, seine Echos;
sag mir irgendwas,
es wird das Rauschen der Wogen sein.

Schwer von einer vollkommenen Traurigkeit
denkt meine Stirn an die verflogenen Sonnen.
Oh! Verstecke mich in deiner weißen Brust!
Dies wird die Ruhe der Nächte sein.

© Marie-Paule Hallard

Le charme op. 2/2

Quand ton sourire me surprit,
Je sentis frémir tout mon être,
Mais ce qui domptait nous esprit,
Je ne pus d'abord le connaître.

Quand ton regard tomba sur moi,
Je sentis mon âme se fondre,
Mais ce que serait cet émoi,
Je ne pus d'abord en répondre.

Ce qui me vainquit à jamais,
Ce fut un plus douloureux charme;
Et je n'ai su que je t'aimais,
Qu'en voyant ta première larme.

Armand Silvestre (1837-1901)

Der Zauber

Als dein Lächeln mich überraschte,
fühlte ich mein ganzes Wesen erschauern,
aber was meinen Geist eroberte,
konnte ich zuerst nicht erkennen.

Als dein Blick auf mich fiel,
fühlte ich, wie meine Seele schmolz,
aber was diese Erregung bedeuten würde,
konnte ich zunächst nicht voraussehen.

Was mich für immer besiegte,
war ein schmerzlicher Zauber,
und ich wusste erst, dass ich dich liebe,
als ich deine erste Träne sah.

© *Marie-Paule Hallard*

Le colibri op. 2/7

Le vert colibri, le roi des collines,
Voyant la rosée et le soleil clair,
Luire dans son nid tissé d'herbes fines,
Comme un frais rayon s'échappe dans l'air.

Il se hâte et vole aux sources voisines,
Où les bambous font le bruit de la mer,
Où l'açoka rouge aux odeurs divines
S'ouvre et porte au coeur un humide éclair.

Vers la fleur dorée, il descend, se pose,
Et boit tant d'amour dans la coupe rose,
Qu'il meurt, ne sachant s'il l'a pu tarir!

Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée,
Telle aussi mon âme eut voulu mourir,
Du premier baiser qui l'a parfumée.

Charles Leconte de Lisle (1818-1894)

Der Kolibri

Der grüne Kolibri, der König der Höhen,
Sieht den Tau und das Licht der Sonne
In sein Nest aus fein geflochtenem Gras scheinen
Und schießt in die Luft wie ein kühler Strahl.

Hastig fliegt er zu den nahen Quellen,
Wo der Bambus dem Meer gleich rauscht,
Wo der roten Hibiskus himmlisch duftend,
Sich öffnet und sein feucht glitzerndes Herz aufblitzt.

Die goldene Blume wählt und landet,
Und tringt aus dem rosigen Kelch so viel Liebe,
Dass er stirbt, unwissend, ob er den Becher gekeert.

Ebenso auf deinen puren Lippen, oh, Geliebte
Wollten mir Sinne und Seele Seele sterben,
Beim ersten duftenden Kuss.

Übersetzung: David Waldbaur

Le temps des lilas op. 19/3

Le temps des lilas et le temps des roses
Ne reviendra plus à ce printemps-ci ;
Le temps des lilas et le temps des roses
Est passés, le temps des œillets aussi.

Le vent a changé, les cieux sont moroses,
Et nous n'irons plus courir, et cueillir
Les lilas en fleur et les belles roses ;
Le printemps est triste et ne peut fleurir.

Oh ! joyeux et doux printemps de l'année,
Qui vins, l'an passé, nous ensoleiller,
Notre fleur d'amour est si bien fanée,
Las ! que ton baiser ne peut l'éveiller!

Et toi, que fais-tu ? pas de fleurs écloses,
Point de gai soleil ni d'ombrages frais ;
Le temps des lilas et le temps des roses
Avec notre amour est mort à jamais.

Maurice Bouchor (1855-1929)

Die Zeit des Flieders

Die Zeit des Flieders und die Zeit der Rosen -
in diesem Lenz wird sie nicht wiederkehren;
Die Zeit des Flieders und die Zeit der Rosen
ist vorbei, wie auch die Zeit der Nelken.

Gedreht hat sich der Wind, der Himmel sich verdüstert;
wir werden nicht mehr eilen, den Flieder zu brechen
und die schönen Rosen;
voll Trauer ist der Lenz, kann nicht erblühen.

Ach, heitere und süße Frühlingszeit,
vergang'nes Jahr kamst du mit deiner Sonne;
doch so verblüht ist nun die Blume unsrer Liebe,
dass selbst dein Kuss sie nicht mehr neu beleben kann.

Und was machst du ? Kein Knospen und kein Blühen mehr,
noch heitrer Sonnenschein und kühler Schatten;
die Zeit des Flieders und die Zeit der Rosen -
sie und unsre Liebe sind für immer tot.

© *Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net*

Les papillons op. 2/3

Les papillons couleur de neige
Volent par essaims sur la mer ;
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
Prendre le bleu chemin de l'air ?

Savez-vous, ô belle des belles,
Ma bayadère aux yeux de jais,
S'ils me pouvaient prêter leurs ailes,
Dites, savez-vous où j'irais ?

Sans prendre un seul baiser aux roses,
À travers vallons et forêts,
J'irais à vos lèvres mi-closes,
Fleur de mon âme, et j'y mourrais.

Théophile Gautier (1811-1872)

Schmetterlinge

Schmetterlinge, gefärbt wie Schnee,
Fliegen in Wolken zur See;
Schöne, weiße Schmetterlinge, wann darf ich
Eure blauen Luftwege betreten?

Weißt du, oh Schöne der Schönen,
Meine Tänzerin mit kohleschwarzen Augen,
Wenn sie ihre Flügel hergeben könnten,
Weißt du wohin ich fliegen würde?

Ohne einen einzigen Rosenkuß zu nehmen,
Würde ich über Täler und Wälder fliegen,
Zu deinen halbgeschlossenen Lippen;
Und dort, Blume meiner Seele, würde ich sterben. (*Übersetzung: David Waldbaur*)

Nous nous aimerons

Nous nous aimerons au bord d'un sentier
Où l'herbe soit haute, et fraîche, et bien douce,
Ou dans les grands bois, sur un lit de mousse...
Nous nous aimerons par le monde entier.

Nous nous aimerons éperdus, en rêve,
Ne comprenant rien aux bruits d'ici-bas,
Nous aimant toujours, ne nous parlant pas,
Sur un océan qui n'a point de grève.

Nous n'aborderons nulle part : toujours
Un bonheur tranquille, ineffable, immense ;
Et le vent des cieux, plus doux qu'un silence,
Nous murmurer des chansons d'amour.

Maurice Bouchor (1855-1929
)

Wir werden einander lieben

Wir werden einander lieben am Wegesrand,
Wo das Gras hoch ist und frisch und weich.
Oder tief im Wald auf einem Bett aus Moos...
Wir werden einander lieben um die ganze Welt.

Wir werden einander lieben, leidenschaftlich, im Traum,
Das irdische Getöse nicht wahrnehmen,
Wir werden lieben, wortlos
Auf einem uferlosen Ozean.

Das Ufer nie betreten, niemals
Ein stilles, unaussprechliches, immenses Glück;
Und der himmlische Wind, mehr zart als lautlos,
Wird uns Liebeslieder flüstern.

Übersetzung: David Waldbaur

Sérénade italienne op. 2/5

Partons en barque sur la mer
Pour passer la nuit aux étoiles.
Vois, il souffle juste assez d'air
Pour enfler la toile des voiles.

Le vieux pêcheur italien
Et ses deux fils qui nous conduisent,
Écoutent, mais n'entendent rien
Aux mots que nos bouches se disent.

Sur la mer calme et sombre, vois :
Nous pouvons échanger nos âmes,
Et nul ne comprendra nos voix
Que la nuit, le ciel et les lames.

Paul Bourget (1852-1935)

Italienisches Ständchen

Fahren wir mit dem Kahn aufs Meer hinaus,
um die Nacht unter den Sternen zu verbringen;
Siehe, es weht gerade genügend Wind,
um das Tuch der Segeln aufzublasen.

Der alte italienische Fischer
und seine zwei Söhne, die uns führen,
lauschen, verstehen aber nichts
von den Worten, die unser Mund spricht.

Auf dem ruhigen, dunklen Meer, siehe:
unsere Seelen können sich austauschen
und keiner wird unsere Worte verstehen
außer der Nacht, dem Himmel und den Wellen.

© *Marie-Paule Hallard*

CLAUDE DEBUSSY (1862-1918)

Apparition L 53/4

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
-- C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum [de tristesse]¹
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Stéphane Mallarmé (1842-1898)

Erscheinung

Der Mond verging vor Trauer. Seraphim in Tränen
träumend die Hand am Bogen, ruhig vom Hauch umgossen
die Blumen, zogen weiße Seufzer aus dem Sehnen
sterbender Geigen, die aufs Blau der Kronen flossen.
- Es war der Tag, den mir Dein erster Kuss geweiht.
Mein Sinnen, mich zu martern immer gleich geneigt,
berauschte mit Bedacht sich an dem Duft von Traurigkeit,
der eine Traum, hat ihn das Herz gepflückt, entsteigt,
selbst wenn es Kummer nicht noch Bitternis gekränkt.
Ich schweifte denn, den Blick aufs alte Pflaster eingesenkt,
als in der abendlichen Gasse, Sonnenlichtim Haar,

Du mir erschienst mit lachendem Gesicht:
ich hab geglaubt, die Fee im Strahlenkranz zu schauen,
der einst auf das verwöhnte Kind schöne Schlummertraumhinschwebte,
nimmermüde aus kaum verschlossnen Händen
schneeweiße Sträuße duftiger Sterne zu verschwenden.

Übersetzung: Richard von Schaukal (1874 - 1942)

Ballade des femmes de Paris L 119/3

Quoy qu'on tient belles langagières
Florentines, Veniciennes,
Assez pour estre messaigières,
Et mesmement les anciennes;
Mais, soient Lombardes, Romaines,
Genevoises, à mes perils,
Piemontoises, Savoysiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De beau parler tiennent chayeres,
Ce dit-on Napolitaines,
Et que sont bonnes cacquetières
Allemandes et Bruciennes;
Soient Grecques, Egyptiennes,
De Hongrie ou d'aultre país,
Espaignolles ou Castellannes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suysse, n'y sçavent guères,
Ne Gasconnes et Tholouzaines;
Du Petit Pont deux harangères les concluront,
Et les Lorraines,
Anglesches ou Callaisiennes,
(ay-je beaucoup de lieux compris?)
Picardes, de Valenciennes...
Il n'est bon bec que de Paris.

Envoi

Prince, aux dames parisiennes,
De bien parler donnez le prix;
Quoy qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

François Villon (1431-1463)

Die Ballade von den schönen Frauen in Paris

Schöne Frauen gibt es überall
auf der weit und breiten Erdenwelt,
ob am Tiber oder Senegal,
im Palast und im Zigeunerzelt,
ob sie braun sind oder schwarzverbrannt,
ob in Flandern oder Samarkand,
Japanesin oder Niggerweib,
Ebenholz- und Alabasterleib:
Keine Frau auf Erden küßt so süß,
wie die schönen Frauen von Paris.

Auch in Polen und in Wien und Rom,
in der Steppe und vom Kaukasus
bis zum Nil und Amazonenstrom
sind die Frauen wild nach einem Kuss.
Auch in Preußen, Holland und Madrid,
(Eskimos und Lappen zählen mit)
wird von früh bis spät geküßt.
Aber dass ihr auch noch dieses wißt:
Keine Frau auf Erden küßt so süß,
wie die schönen Frauen von Paris.

Selbst die Fraun im grauen Altertum,
Königin von Saba, Niobe,
Dalila, Astarte und der Ruhm
der Lucinde, Sappho, Canadacé,

Helena, Lacmé und Potiphar,
muss verblassen und ins Nichts zergehn
wie der Schnee vom vorigen Jahr;
denn das Wort, das bleibt hier stehn:
Keine Frau auf Erden küßt so süß,
wie die schönen Frauen von Paris.

Zum Geleit:

Darum hab ich auch nicht lange nachgedacht
und den Mädchen von Paris dies Lied gemacht:
Wenn der Wind es nicht verweht,
wird es sein auch euer Nachtgebet:
Keine Frau auf Erden küßt so süß,
wie die schönen Frauen von Paris.

Übersetzung anonym, Quelle: <https://www.lyrix.at/>

Beau Soir L 6

Lorsque au soleil couchant les rivières sont roses,
Et qu'un tiède frisson court sur les champs de blé,
Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers le cœur troublé ;

Un conseil de goûter le charme d'être au monde,
Cependant qu'on est jeune et que le soir est beau,
Car nous nous en allons comme s'en va cette onde :
Elle à la mer, -- nous au tombeau !

Paul Bourget (1852-1935)

Schöner Abend

Wenn im Abendrot die Flüsse sich rosarot färben,
und ein lauer Schauer über die Kornfelder weht,
scheint aus den Dingen etwas wie ein Rat aufzusteigen
und in das aufgewühlte Herz zu dringen;

der Rat, den Zauber auf der Welt zu sein zu genießen,
solange man jung und der Abend schön ist,
denn wir gehen dahin, wo diese Welle hinget:
sie zum Meer, wir zum Grab!

© Marie-Paule Hallard

C'est l'extase L 60/1

C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises,
C'est vers les ramures grises
Le chœur des petites voix.

O le frêle et frais murmure !
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire...
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente
En cette plainte dormante
C'est la nôtre, n'est-ce pas ?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas ?

Paul Verlaine (1844-1896)

's ist schmachtende Ekstase

's ist schmachtende Ekstase,
's ist liebesmatte Phase -
Schaudern geht durch den Wald
unter dem Hauch der Luft -
wie wenn's aus Zweigen ruft
und leis' wieder verhallt.

O feines, klares Flüstern
ein Murmeln, waldesdüstern;
es gleicht dem süßen Singen
wogender Halme Sänge
rollender Kiesel Klänge,
die mahlenden Wassern entspringen.

Die Seele, die jammert, zagt,
in ihrem Schlummer klagt -
sie ist die unsre, nicht?
Aus meiner, sag, und deiner,
ertönt ein leiser, reiner
Gesang ins Abendlicht.

© *Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net*

Chevaux de bois L 60/4

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.

L'enfant tout rouge et la mère blanche,
Le gars en noir et la fille en rose,
L'une à la chose et l'autre à la pose,
Chacun se paie un sou de dimanche.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de tous vos tournois

Clignote l'œil du filou sournois,
Tournez au son du piston vainqueur !

C'est étonnant comme ça vous soûle
D'aller ainsi dans ce cirque bête
Rien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez, dadas, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons
Pour commander à vos galops ronds
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêchez, chevaux de leur âme
Déjà voici que sonne à la soupe
La nuit qui tombe et chasse la troupe
De gais buveurs que leur soif affame.

Tournez, tournez ! Le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.
L'église tinte un glas tristement.
Tournez au son joyeux des tambours !

Paul Verlaine (1844-1896)

Karussellpferdchen

Dreht euch im Rund, Pferdchen aus Holz,
dreht hundert, tausend Runden dreht,
im Rund geht's oft, ja immerdar,
Oboen tönen, dreht euch, dreht.

Ganz rot das Kind, die Mutter weiß,
der Kerl in schwarz, rosa die Maid,
sie ganz dabei, und er posiert,
zum Sonntag gönnt man sich etwas.

Ihr Herzenspferdchen trabt im Kreis,
derweil bei jeder eurer Rund'
der Taschendieb verschlagen äugt,
dreht euch zum siegreichen Kornett.

Erstaunlich, wie es euch berauscht,
sich so im dummen Rund zu dreh'n,
Nichts im Bauch, Übel im Kopf,
Übel en masse, Gutes zuhauf.

Dreht euch, ihr Pferdchen, ohne dass
man euch jemals die Sporen gibt
zu euren Runden im Galopp
dreht euch, hofft jedoch nie auf Heu.

Seelenverwandte Pferde, eilt,
schon läutet sie zum Abendbrot,
die Nacht, die anbricht und vertreibt
die Zecher mit dem ew'gen Durst.

Dreht euch im Rund! Des Himmels Samt
zieht langsam gold'ne Sterne an.
Ein Totenglöcklein tönt vom Turm.
Dreht euch zum freud'gen Trommelstreich.

© *Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net*

Clair de lune L 32/2

Clair de lune L 80/3

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques,
Jouant du luth et dansant, et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques!

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune.
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver, les oiseaux dans les arbres,
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Paul Verlaine (1844-1896)

Mondschein

So seltsam scheint mir deine Seele, wie
ein Park, durch den ein Zug von Masken flimmert,
doch Tanz und ihrer Lauten Melodie
verbirgt nur Schmerz, der durch die Masken schimmert.

Von Liebe singen sie, bespöttelnd ihr Geschick,
doch Mollklang macht das lose Klimpfern trüber,
es scheint, sie glauben selbst nicht an ihr Glück,
und leise rinnt ihr Lied in Mondschein über.

Im Mondschein, der, sanfttraurig, blass und blank,
die Vögel träumen läßt hoch in den Bäumen
und schluchzen die Fontänen, dass sie schlank
und schauernd in die Marmorschalen schäumen.

Übersetzung: Stefan Zweig (1881-1942)

Colloque sentimental L 104/3

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leur lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? -- Non.

- Ah ! Les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! -- C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir!
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Paul Verlaine (1844-1896)

Wehmütige Zwiesprache.

Im alten Parke, still und grau verhangen,
sind zwei Gestalten leis vorbeigegangen.

Um ihre Lippen schwebt ein weicher Traum,
ihr Aug' ist tot, ihr Wort – du hörst es kaum.

Im alten Parke, still und grau verhangen,
zwei Schatten weckten, was vorbeigegangen.

- Der alte Sinnentaumel – weisst du noch?
- Was willst du mahnen dran, vergass ich's doch.

- Zieht meine Seele in dein Träumen ein,
schlägt noch dein Herz bei meinem Namen? – Nein.

- Ach, als die Lippe du zum Kuss gereicht,
der schönen Zeit unsagbar Glück! – Vielleicht.

- Wie war die Hoffnung gross, der Himmel blau!
- Die Hoffnung floh, besiegt, zum Wolkengrau.

So wandeln sie, vom wilden Gras umrauscht,
Ihr Wort hat niemand – nur die Nacht – belauscht.

Übersetzung: Leo Greiner

Fantoches L 80/2

Scaramouche et Pulcinella,
Qu'un mauvais dessein rassembla,
Gesticulent noirs sous la lune,

Cependant l'excellent docteur Bolonais
Cueille avec lenteur des simples
Parmi l'herbe brune.

Lors sa fille, piquant minois,
Sous la charmille, en tapinois,
Se glisse demi-nue,

En quête de son beau pirate espagnol,
Dont un amoureux rossignol
Clame la détresse à tue-tête.

Paul Verlaine (1844-1896)

Marionetten

Scaramouche und Pulcinella,
übler Plan bracht' sie zusammen,
fuchteln schwarz im Mondenschein.

Derweil sammelt der gelehrsam'
Doktor Balanzone langsam
Heilkraut zwischen Gräsern ein.

Püppchenschön auf leisen Sohlen
unterm Laubengang verstohlen
sucht sein Töchterchen, halbnackt,

ihren spanischen Piraten
dessen Liebespein und Taten
Nachtigall lauthals beklagt.

© Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net

Fleur des blés L 7

Le long des blés que la brise
Fait onduler puis défrise
En un désordre coquet,
J'ai trouvé de bonne prise
De t'y cueillir un bouquet.

Mets-le vite à ton corsage, -
Il est fait à ton image
En même temps que pour toi...
Ton petit doigt, je le gage,
T'a déjà soufflé pourquoi:

Ces épis dorés, c'est l'onde

De ta chevelure blonde
Toute d'or et de soleil;
Ce coquelicot qui fronde,
C'est ta bouche au sang vermeil.

Et ces bluets, beau mystère!
Points d'azur que rien n'altère,
Ces bluets ce sont tes yeux,
Si bleus qu'on dirait, sur terre,
Deux éclats tombés des cieux.

André Giron

Feldblume

An den Kornfeldern entlang, die die Brise
sich wellen lässt, um sie dann
in einem anmutigen Durcheinander zu glätten,
hielt ich es für eine gute Idee,
dir dort einen Strauß zu pflücken.

Stecke ihn schnell ans Mieder;
er ist nach deinem Bilde
und gleichzeitig für dich.
Dein kleiner Finger, das wette ich,
hat es dir schon zugeflüstert:

Diese goldenen Ähren, es ist die Welle
deines blonden Haares,
ganz aus Gold und Sonne;
diese trotzige Mohnblume,
sie ist dein blutroter Mund.

Und diese Kornblumen, schönes Geheimnis!
Azurpunkte, die nichts entstellt,
diese Kornblumen sind deine Augen,
so blau, dass man meint,
zwei Splitter des Himmels seien auf die Erde gefallen.

© *Marie-Paule Hallard*

Green L 60/5

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encore de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

Paul Verlaine (1844-1896)

Grün

Hier hast du Zweige, Blätter, Früchte, Blumenspenden
Und hier mein Herz, es schlägt ja einzig dir allein.
Zerreiss' es nicht mit deinen feinen, weissen Händen:
Dir Schönen möge lieb die schlichte Gabe sein.

Noch ganz bedeckt von klarem Tau will ich dich grüssen,
Der meine Stirn erfrischt im kühlen Morgenwind.
Lass den Ermatteten ausruhn zu deinen Füßen,
Dass seine Müdigkeit in sel'gem Traum zerrinnt.

Und lass mein Haupt an deinem jungen Busen liegen,
Mein Haupt, das noch von deinen letzten Küssen bebt;
Mag nach dem freien Sturm mein Herz in Ruh sich wiegen
Und schlummern, da auch dich ein leiser Schlaf umwebt.

Übersetzung: Wolf von Kalckreuth (1887-1906)

Il pleure dans mon cœur L 60/2

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le bruit de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison ? ...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine,
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine!

Paul Verlaine (1844-1896)

Es weint mein armes Herz,

Es weint mein armes Herz,
Wie auf die Stadt es regnet,
Ach, Welch ein banger Schmerz
Durchdringt und quält mein Herz?

Wie rauscht so sanft der Regen
Auf Strasse und auf Dach.
Mein müdes Herz zu hegen
O, wie singt der Regen!

Es weint ohn' allen Grund
In meinem blut'gen Herzen.
Ward durch Verrat es wund?
Mein Leid ist ohne Grund.

Das ist das schwerste Leiden,
Zu wissen nicht warum.
Da Hass und Lieb' mich meiden -
Mein Herz muß so viel leiden.

Übersetzung: Wolf von Kalckreuth (1887-1906)

La belle au bois dormant L 74

Des trous à son pourpoint vermeil,
Un chevalier va par la brune,
Les cheveux tout pleins de soleil,
Sous un casque couleur de lune.
Dormez toujours, dormez au bois,
L'anneau, la Belle, à votre doigt.

Dans la poussière des batailles,
Il a tué loyal et droit,
En frappant d'estoc et de taille,
Ainsi que frapperait un roi.
Dormez au bois, où la verveine,
Fleurit avec la marjolaine.

Et par les monts et par la plaine,
Monté sur son grand destrier,
Il court, il court à perdre haleine,
Et tout droit sur ses étriers.
Dormez la Belle au Bois, rêvez
Q'un prince vous épouserez.

Dans la forêt des lilas blancs,
Sous l'éperon d'or qui l'excite,
Son destrier perle de sang
Les lilas blancs, et va plus vite.
Dormez au bois, dormez, la Belle
Sous vos courtines de dentelle.

Mais il a pris l'anneau vermeil,
Le chevalier qui par la brune,

A des cheveux pleins de soleil,
Sous un casque couleur de lune.
Ne dormez plus, La Belle au Bois,
L'anneau n'est plus à votre doigt.

Vincent Hyspa (1865-1938)

Dornröschen ☒ Die Schöne im schlafenden Wald

Im roten, durchlöcherten Wamse
zieht ein Ritter durchs Dunkel,
wie Sonnenlicht leuchtet sein Haar
unterm mondfarb'nen Helme.
Schlaf Tag und Nacht, schlaf tief im Wald,
den Ring am Finger, du Schöne.

Im Staube des Schlachtgewühls
hat er getötet, loyal und unverwandt,
mit dem Streich des Schwertes und der Art,
wie es ein König führt.
Schlaf tief im Wald, wo Eisenkraut
und Majoran gemeinsam blühn.

Und über Berg und flaches Land
auf seinem mächtig' Ross
eilt er dahin, ganz atemlos,
in den Steigbügeln stehend.
Schlaf, Dornröschen, träume,
dass dich ein Prinz zur Frau nimmt.

Im Wald aus weißem Flieder,
von gold'nen Sporen angestachelt,
bespritzt sein Ross mit Blut
den weißen Flieder im noch schnelleren Galopp.
Schlaf tief im Wald, schlafe, du Schöne,
unter deinem Spitzenschleier.

Doch nahm er dir den Rubinring,
der Ritter, dessen Haar im Dunkel
leuchtet wie das Sonnenlicht
unterm mondfarb'nen Helme.
Schlaf nicht länger, schön Dornröschen,
der Ring ist nicht mehr an deinem Finger.

© *Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net*

La chevelure L 90/2

Il m'a dit: « Cette nuit, j'ai rêvé.
J'avais ta chevelure autour de mon cou.
J'avais tes cheveux comme un collier noir
autour de ma nuque et sur ma poitrine.

« Je les caressais, et c'étaient les miens ;
et nous étions liés pour toujours ainsi,

par la même chevelure, la bouche sur la bouche,
ainsi que deux lauriers n'ont souvent qu'une racine.

« Et peu à peu, il m'a semblé,
tant nos membres étaient confondus,
que je devenais toi-même,
ou que tu entraais en moi comme mon songe. »

Quand il eut achevé,
il mit doucement ses mains sur mes épaules,
et il me regarda d'un regard si tendre,
que je baissai les yeux avec un frisson.

Pierre Louÿs (1870-1925)

Das Haar

Er sagte mir: „Heute Nacht habe ich geträumt.
Ich hatte Dein Haar um meinen Hals gewickelt. Ih
Hatte dein Haar wie ein Halsband um meinen Nacken
Und auf meiner Brust.

Ich streichelte das Haar, es war das meinige.
So waren wir durch dasselbe Haar für immer verbunden,
Mund auf Mund, gleichwie zwei Lorbeerbäume oft nur
Eine Wurzel haben.

Und allmählig schien es mir, so sehr waren unsere
Glieder in einander verflochten, dass ich Du selbst wurde
Und dass Du in mich eindrangst wie mein Traum.“

Als er vollendet hatte, legte er sanft seine Hände
Auf meine Schultern und er betrachtete mich mit einem
So zärtlichen Blick, dass ich zitternd die Augen niederschlug.

Übersetzung: Franz Wagenhofen

La flûte de Pan L 90/1

Pour le jour des Hyacinthies,
il m'a donné une syrinx faite
de roseaux bien taillés,
unis avec la blanche cire
qui est douce à mes lèvres comme le miel.

Il m'apprend à jouer, assise sur ses genoux ;
mais je suis un peu tremblante.
il en joue après moi,
si doucement que je l'entends à peine.

Nous n'avons rien à nous dire,
tant nous sommes près l'un de l'autre;
mais nos chansons veulent se répondre,
et tour à tour nos bouches
s'unissent sur la flûte.

Il est tard,
voici le chant des grenouilles vertes
qui commence avec la nuit.
Ma mère ne croira jamais
que je suis restée si longtemps
à chercher ma ceinture perdue.

Pierre Louÿs (1870-1925)

Pans Flöte

Zum Tag der Hyacinthen
schenkte er mir eine Syrinx-Flöte,
gemacht aus geschickt geschnittenen SchilfRohren,
die mit weißem Wachs verbunden waren,
welches meinen Lippen lieblich ist wie Honig.

Ich sitze auf seinen Knien und er lehrt mich
Spielen; aber ich bin ein wenig verwirrt und zittere.
Er spielt nach mir, so sanft und leise, dass ich ihn kaum höre.

Wir haben uns nichts zu sagen,
so sehr sitzen wir knapp aneinander geschmiegt;
aber unsere Lieder wollen einander antworten
und unsere Lippen berühren
sich auf der Flöte.

Es ist spät;
mit der Nacht beginnt
der Ruf der grünen Grillen.
Meine Mutter wird niemals glauben wollen,
dass ich so lange ausgeblieben bin,
um meinen verlorenen Gürtel zu suchen.

Übersetzung: Franz Wagenhofen

La grotte L 102/2

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots, lassés de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus de gravier,
Se reposent dans ce rivier
Où mourut autrefois Narcisse...

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent estre là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

François L'Hermite (1601-1655)

Die Grotte

Bei der düsteren Grotte,
wo man die süße Luft einsaugt,
streitet die Welle mit den Kieseln
und necken sich Licht und Schatten.

Diese Wellen, ermüdet von der Anstrengung,
der sie sich auf den Kieseln unterzogen haben,
ruhen sich im Teich aus,
wo anderntags Narcissus gestorben war.

Die Schatten dieser rosigen Blüte
und der hängenden Binsen
scheinen dort in den Träumen
des schlafenden Wassers zu sein.

© Nele Gramß, Quelle: www.lieder.net

La mer est plus belle L 81/1

La mer est plus belle
Que les cathédrales,
Nourrice fidèle,
Berceuse de râles,
La mer qui prie
La Vierge Marie !

Elle a tous les dons
Terribles et doux.
J'entends ses pardons
Gronder ses courroux.
Cette immensité
N'a rien d'entêté.

O! si patiente,
Même quand méchante !
Un souffle ami hante
La vague, et nous chante :
« Vous sans espérance,
Mourez sans souffrance ! »

Et puis sous les cieux
Qui s'y rient plus clairs,
Elle a des airs bleus.
Roses, gris et verts...
Plus belle que tous,
Meilleure que nous !

Paul Verlaine (1844-1896)

Das Meer ist schöner noch

Das Meer ist schöner noch
als Kathedralen;
nährt es uns treulich doch,
sänftigt die Qualen.
Und drüber leuchtet fern
Maria, Meeres Stern.

Es kennt die Gaben all,
dunkle und helle.
Ich hör den milden Schall,
den Zorn der Welle.
Seine Unendlichkeit
ist gnädig und bereit.

O! so voll sanfter Huld
auch noch im Toben!
Wie eines Friends Geduld
rauscht es erhoben:
"Ihr, die ihr trostlos seid,
sterbet hier ohne Leid!"

Und unter Himmeln, schau,
die in ihm aufblühn,
hat es ein sanftes Blau,
ein Grau, ein Rot und Grün.
Schöner als alles hier,
besser als wir!

Übersetzung: Hermann Hesse

La romance d'Ariel L 54

Au long de ces montagnes douces,
Dis ! viendras-tu pas à l'appel
De ton délicat Ariel
Qui veloute à tes pieds les mousses ?

Suave Miranda, je veux
Qu'il fasse juste assez de brise
Pour que ce souffle tiède frise
Les pointes d'or de tes cheveux !

Les clochettes des digitales
Sur ton passage tinteront ;
Les églantines sur ton front
Effeuilleront leurs blancs pétales.

Sous le feuillage du bouleau
Blondira ta tête bouclée ;
Et dans le creux de la vallée
Tu regarderas bleuir l'eau,

L'eau du lac lumineux ou sombre,
Miroir changeant du ciel d'été,

Qui sourit avec sa gaité
Et qui s'attriste avec son ombre ;

Symbole, hélas! du cœur aimant,
Où le chagrin, où le sourire
De l'être trop aimé, se mire
Gaiment ou douloureusement...
Paul Bourget (1852-1935)

Das Lied des Ariel

Diese sanften Berge entlang,
sag! wirst du nicht dem Ruf
deines zartfühlenden Ariel folgen,
der das Moos unter deinen Füßen in Samt verwandelt?

Zauberhafte Miranda, ich will,
dass es nur so viel Wind gibt,
dass dieser laue Hauch
die Spitze deines goldenen Haares kräuselt!

Die Glöckchen des Fingerhuts
werden läuten, wenn du vorbeikommst,
und die wilden Rosen werden auf deiner Stirn
ihre weißen Blüten entblättern.

Unter dem Birkenlaub
wird dein Lockenkopf heller werden;
und in der Tiefe des Tales
wirst du zuschauen, wie das Wasser sich blau färbt,

das Wasser des leuchtenden oder dunklen Sees,
wechselnder Spiegel des Sommerhimmels,
das mit seiner Fröhlichkeit lächelt
und seinem Schatten sich betrübt;

Sinnbild, leider! des liebenden Herzens,
in dem Kummer oder Lächeln
des zu sehr geliebten Wesens sich spiegelt,
fröhlich oder voller Schmerz.

© *Marie-Paule Hallard*

Le balcon L 64/1

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,
-- Ô toi, tous mes plaisirs ! ô toi, tous mes devoirs ! --
Tu te rappelleras la beauté des caresses,
La douceur du foyer et le charme des soirs,
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,
Et les soirs au balcon, voilés de vapeur rose ;
Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon !
Nous avons dit souvent d'impérissables choses
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux par les chaudes soirées !
Que l'espace est profond ! que le cœur est puissant !
En me penchant vers toi, reine des adorées,
Je croyais respirer le parfum de ton sang.
Que les soleils sont beaux par les chaudes soirées !

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,
Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison !
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles ;
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?
-- Ô serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !

Charles Baudelaire (1821-1867)

Der Balkon

O mutter der erinnerung · frau der frauen ·
Mein ganzes glück und meine ganze acht!
Kannst du im geist die schönen freuden schauen ·
Des heimes frieden und den reiz der nacht
O mutter der erinnerung · frau der frauen.

In nächten leuchtend von der kohle glut ·
In nächten am balkon die rosig wallten –
Wie war dein busen süß · dein herz mir gut!
Und unvergängliche gespräche hallten
In nächten leuchtend von der kohle glut.

An heissen abenden wie schön die sonnen ·
Wie stark das herz · wie weit die himmelsluft!

Ich ruhte bei dir · Königin der Wonnen ·
Zu atmen glaubt ich deines Blutes Duft.
An heißen Abenden wie schön die Sonnen!

Dann ward es dunkler .. wie in dichtem Rauch ·
Mein Auge forschte ob es deines Fände.
Ich trank – o Gift o Süsse – deinen Hauch ·
Dein Fuß entschlief in meine Bruderhände.
Dann ward es dunkler .. wie in dichtem Rauch.

Ich weiss in Glückes Zeit mich zu versenken
Wo mein Geschick in deinen Knieen lag ..
Wer soll so zarter Reize Freuden schenken
Wenn es dein Leib dein lindes Herz nicht mag?
Ich weiss in Glückes Zeit mich zu versenken.

Ihr Schwüre düfte Küsse ohne Zahl ·
Ersteht ihr auf aus unerspähnten Schlünden
Wie junge Sonnen die zum Wolkensaal
Sich heben nach dem Bad in Meeresgründen?
O Schwüre düfte Küsse ohne Zahl!

Übersetzung: Stefan George

Le faune L 104/2

Un vieux faune de terre cuite
Rit au centre des boulingrins,
Présageant sans doute une suite
Mauvaise à ces instants sereins

Qui m'ont conduit et t'ont conduite,
-- Mélancoliques pèlerins, --
Jusqu'à cette heure dont la fuite
Tournoie au son des tambourins.

Paul Verlaine (1844-1896)

Der Faun

Dreist lacht in grünem Parkesgrunde
Ein Satyr aus gebranntem Ton,
Für künftig uns mit schlimmer Kunde
Nach jenem heitern Tag zu drohn,

Der mich geführt mit dir im Bunde
Bis heut, da leichten Fluges schon
Uns trüben Pilgern diese Stunde
Beim Klang des Tamburins entflohn.

Übersetzung: Wolf von Kalckreuth (1887-1906)

Le tombeau des Naïades L 90/3

Le long du bois couvert de givre, je marchais;
Mes cheveux devant ma bouche
Se fleurissaient de petits glaçons,
Et mes sandales étaient lourdes
De neige fangeuse et tassée.

Il me dit: "Que cherches-tu?"
Je suis la trace du satyre.
Ses petits pas fourchus alternent
Comme des trous dans un manteau blanc.
Il me dit: "Les satyres sont morts.

"Les satyres et les nymphes aussi.
Depuis trente ans, il n'a pas fait un hiver aussi terrible.
La trace que tu vois est celle d'un bouc.
Mais restons ici, où est leur tombeau."

Et avec le fer de sa houe il cassa la glace
De la source où jadis riaient les naïades.
Il prenait de grands morceaux froids,
Et les soulevant vers le ciel pâle,
Il regardait au travers.

Pierre Louÿs (1870-1925)

Das Grab der Najaden

Längs des reifbedeckten Waldes wanderte ich dahin;
Meine Haare, die mir ins Gesicht fielen,
schmückten mich vor meinem Munde mit kleinen Eiszäpfchen
und meine Sandalen waren schwer
von schlammigem Schnee.

Er sagte zu mir: „Was suchst du?“
Ich folge der Spur des Satyrs.
Seine kleinen, gespalteten Schritte
Wechseln ab wie Löcher in einem weißen Mantel.
Er sagte mir: „Die Satyrn sind todt.“

„Die Satyrn und auch die Nymphen.
Seit dreißig Jahren hat es keinen so furchtbaren Winter gegeben.
Die Spur, die du siehst, ist diejenige eines Bockes.
Doch laß uns hier bleiben, wo ihr Grab ist.“

Und mit dem Eisen seiner Haxe zerschlug er das Eis
Der Quelle, wo einst die Najaden gelacht und getändelt.
Er nahm große, kalte Eisstücke,
hielt sie gegen den fahlen Himmel
und schaute hindurch.

Übersetzung: Franz Wagenhofen

Mandoline L 29

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Échangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,
Et c'est l'éternel Clitandre,
Et c'est Damis qui pour mainte
Cruelle [fait]1 maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,
Leurs longues robes à queues,
Leur élégance, leur joie
Et leurs molles ombres bleues,

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune rose et grise,
Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

Paul Verlaine (1844-1896)

Mandoline

Sie, die klimpern auf den Saiten,
Und die Schönen, welche lauschen,
Tauschen matte Höflichkeiten,
Wo die grünen Zweige rauschen.

Tircis und Aminte sind es,
Auch Clitander darf nicht fehlen.
Damis, um manch spröden Kindes
Herz mit zartem Reim zu stehen.

Ihrer langen Schleppen Seide,
Ihre Westen, ihre glatten,
Ihre Feinheit, ihre Freude,
Ihre weichen, blauen Schatten

Wirbeln, wo der Mond verdüstert
Ros'ger bald erscheint, bald grauer,
Und die Mandoline flüstert
In des Abendwindes Schauer.

Übersetzung: Wolf von Kalckreuth (1887-1906)

Nuit d'étoiles L 4

Nuit d'étoiles, sous tes voiles,
sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre qui soupire,
je rêve aux amours défunts.

La sereine mélancolie vient éclore
au fond de mon coeur,
Et j'entends l'âme de ma mie
Tressaillir dans le bois rêveur.

Je revois à notre fontaine
tes regards bleus comme les cieux;
Cette rose, c'est ton haleine,
Et ces étoiles sont tes yeux.

Théodore de Banville (1823-1891)

Sternennacht

Nacht, besternte, unter deinen
Schleiern, Lüften, deinem Duft
- voller Trauer seufzt die Leier -
verflossener Lieb' träum' ich nach,

Tief im Herzen mir erblüht
diese Wehmut, bittersüß,
und ich hör' meiner Liebsten Seel',
die den träumenden Hag durchbebt.

Deinen Blick, ich sehe ihn wieder
dort am Quell so himmelblau,
diese Rose, sie ist dein Odem,
und deine Augen sind diese Stern'.

© *Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net*

Pantomime L 31

Pierrot, qui n'a rien d'un Clitandre,
Vide un flacon sans plus attendre,
Et, pratique, entame un pâté.

Cassandre, au fond de l'avenue,
Verse une larme méconnue
Sur son neveu déshérité.

Ce faquin d'Arlequin combine
L'enlèvement de Colombine
Et pirouette quatre fois.

Colombine rêve, surprise
De sentir un cœur dans la brise
Et d'entendre en son cœur des voix.

Paul Verlaine (1844-1896)

Pantomime

Pierrot, der so ungleich Clitander,
Langt zu und vertilgt nacheinander
Ohne Zaudern Pastete und Wein.

Cassander seh' ich dort stehen,
Eine Träne im Grund der Alleen
Dem enterbten Neffen zu weihn.

Zur Entführung von Colombine
Macht der Schelm von Harlekin Miene,
Der sein Rad hier viermal schlägt.

Colombine staunt, dass im Winde
Ein Herz sie träumend empfinde,
Und ihr Herz ein Flüstern bewegt.

Übersetzung: Wolf von Kalckreuth (1887-1906)

Pierrot L 15

Le bon Pierrot, que la foule contemple,
Ayant fini les noces d'Arlequin,
Suit en songeant le boulevard du Temple.
Une fillette au souple casaquin
En vain l'agace de son oeil coquin ;
Et cependant mystérieuse et lisse
Faisant de lui sa plus chère délice,
La blanche lune aux cornes de taureau
Jette un regard de son oeil en coulisse
À son ami Jean Gaspard Deburau.

Théodore de Banville (1823-1891)

Pierrot

Der gute Pierrot, den die Menge bewundert,
Folgt nach Beendigung der Hochzeit Harlekins
Träumend dem Tempel-Boulevard.
Ein Mädchen in geschmeidiger Zipfel-Weste
Neckt ihn vergebens mit schlemischem Blick;
Unterdessen geheimnisvoll und unmerklich,
Sich ihn zur höchsten Seligkeit erkoren,
Wirft der stier-gehörnte, weiße Mond
Verstohlenen Auges einen Blick
Auf seinen Freund Jean Gaspard Deburau.

© Ingrid Schmithüsen, Quelle: www.lieder.net

Regret L 55

Devant le ciel d'été, tiède et calmé,
Je me souviens de toi comme d'un songe,
Et mon regret fidèle aime et prolonge
Les heures où j'étais aimé.

Les astres brilleront dans la nuit noire ;
Le soleil brillera dans le jour clair,
Quelque chose de toi flotte dans l'air,
Qui me pénètre la mémoire.

Quelque chose de toi qui fut à moi :
Car j'ai possédé tout de ta pensée,
Et mon âme, trahie et délaissée,
Est encor tout entière à toi.

Paul Bourget (1852-1935)

Trauer angesichts des Sommerhimmels

Seh' ich den Sommerhimmel, sanft und lau,
kommst Du mir in den Sinn, gleich wie ein Traum,
und mein getreulich Sehnen längt und liebt
die Stunden, da Du mich geliebt.

Gestirne leuchten auf in dunkler Nacht;
am hellen Tage strahlt der Sonne Glanz,
ein Teil von Dir schwebt in der Luft,
das schmerzlich Dich mir in Erin'nung ruft.

Etwas von Dir, das einst war mein:
denn all Dein Denken, es war mein;
mein Herz, verraten und allein,
gehört noch immer Dir allein.

© *Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net*

Romance L 43

Silence ineffable de l'heure
Où le cœur aimant sur un cœur
Se laisse en aller et s'endort,
-- Sur un cœur aimant qu'il adore !...

Musique tendre des paroles,
Comme un sanglot de rossignols,
Si tendre qu'on voudrait mourir,
-- Sur la bouche qui les soupire !...

L'ivresse ardente de la vie
Fait défaillir l'amant ravi,
Et l'on n'entend battre qu'un cœur,
-- Musique et silence de l'heure !...

Paul Bourget (1852-1935)

Romanze

Welch unnennbare Stille jener Stunde,
in der ein liebend Herz dem andern
sich hingibt und versinkt in Schlummer
-- an einem Herzen, das er tief verehrt! ...

Welch zärtliche Musik aus Worten,
sie gleicht der Nachtigallen Schmachten,
so zärtlich, dass man wollt' vergehen,
-- auf diesen Lippen, die erblüht sie seufzen.

Des Lebens zehrendes Begehren
ermattet den verzückten Liebsten,
und man vernimmt nur noch den Schlag des Herzens,
-- Musik und Stille dieser Stunde! ...

© Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net

Romance: L'âme évaporée L 79/1

L'âme évaporée et souffrante,
L'âme douce, l'âme odorante
Des lys divins que j'ai cueillis
Dans le jardin de ta pensée,
Où donc les vents l'ont-ils chassée,
Cette âme adorable des lys?

N'est-il plus un parfum qui reste
De la suavité céleste
Des jours où tu m'enveloppais
D'une vapeur surnaturelle,
Faite d'espoir, d'amour fidèle,
De béatitude et de paix?...

Paul Bourget (1852-1935)

Romanze

Die flüchtige und leidende Seele,
die süße Seele, die duftende Seele
göttlicher Lilien, die ich gepflückt habe
im Garten deiner Gedanken,
wohin denn haben die Winde sie verjagt,
diese anzubetende Seele der Lilien?

Ist kein Duft mehr geblieben
von der Himmelssüße
der Tage als du mich einhülltest
in einen übernatürlichen Schleier,
gewoben aus Hoffen, treuer Liebe,
Glückseligkeit und Frieden.

© Bertram Kottmann, Quelle: www.lieder.net

Rondel chinois L 17

Sur le lac bordé d'azalée
De nénuphar et de bambou
Passe une jonque d'acajou
A la pointe effilée.

Une Chinoise dort voilée
D'un flot de crêpe jusqu'au cou.
Sur le lac bordé d'azalée,
De nénuphar et de bambou.

Sous sa véranda dentelée
Un mandarin se tient debout
Fixant de ses yeux de hibou
La dame qui passe isolée
Sur le lac bordé d'azalée.

Anonymus

Chinesisches Rondo

Auf dem von Azaleen,
Seerosen und Bambus umkränzten See
zieht mit schlanker Spitze
eine Mahagonidschunke vorbei.

Mit einer Flut von Kreppseide bis zum Hals
verschleiert, schläft eine Chinesin
auf dem von Azaleen,
Seerosen und Bambus umkränzten See.

Ein Mandarin steht
unter seiner feingezierten Veranda
und starrt mit Eulenaugen
auf die einsam vorbeiziehende Dame
auf dem von Azaleen umkränzten See.

© Marie-Paule Hallard

Spleen L 60/6

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

Ô bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans mon cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison? ...
Mon deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine,
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine!

Paul Verlaine

Wie nun des Regens Gerinn

Wie nun des Regens Gerinn
rauschend die Stadt umsingt,
fühl' ich ein Trauern, das in
meine schauernde Seele dringt.

Regen, o Regengesang,
Dächer und bodenwärts,
was bist du für lieber Gesang
für ein einsames Herz!

Dein Klingen und Klagen, es klopft
auch im Herzen, das heiß
sich in Tränen zertropft
und doch seine Trauer nicht weiß.

Wer, o wer sagt mir das,
warum sich mein Herz so betrübt,
dass es stumm ohne Liebe und Hass
einem grundlosen Grame sich gibt?

Stefan Zweig

Voici que le printemps L 52

Voici que le printemps, ce fils léger d'Avril,
Beau page en pourpoint vert brodé de roses blanches.
Paraît, leste, fringant, et les poings sur les hanches,
Comme un prince acclamé revient d'un long exil.

Les branches des buissons verdis rendent étroite
La route qu'il poursuit en dansant comme un fol;
Sur son épaule gauche il porte un rossignol,
Un merle s'est posé sur son épaule droite.

Et les fleurs qui dormaient sous les mousses des bois
Ouvrent leurs yeux où flotte une ombre vague et tendre,
Et sur leurs petits pieds se dressent, pour entendre
Les deux oiseaux siffler et chanter à la fois.

Car le merle sifflote et le rossignol chante :
Le merle siffle ceux qui ne sont pas aimés,
Et pour les amoureux languissants et charmés,
Le rossignol prolonge une chanson touchante.

Paul Bourget (1852-1935)

Nun erscheint der Frühling

Nun erscheint der Frühling, dieser leichtfüßige Sohn des Aprils,
schöner Page im grünen, mit weißen Rosen bestickten Wams,
flink, feurig, die Fäuste in die Hüften gestemmt
wie ein bejubelter Prinz, der von langem Exil zurückkehrt.

Die Äste der grünenden Sträucher verengen
die Straße, die er tanzend wie ein Narr entlanggeht;
auf der linken Schulter trägt er eine Nachtigall,
eine Amsel hat sich auf der rechten niedergelassen,

Und die Blumen, die unter Waldesmoos schliefen,
öffnen die Augen, in denen ein vager zarter Schatten schwebt,
und richten sich auf ihren kleinen Füßen auf, um zu hören,
wie die beiden Vögel um die Wette pfeifen und singen,

denn die Amsel pfeift und die Nachtigall singt:
die Amsel pfeift diejenigen aus, die nicht geliebt werden,
und für die schmach tenden und verzauberten Verliebten
singt die Nachtigall ohne Unterlass ihr rührendes Lied.

© *Marie-Paule Hallard*

LIEDER AUF TEXTE VON FRIEDRICH HÖLDERLIN (1770-1843)

Abbitte op. 29/1

Heilig Wesen! gestört hab' ich die goldene
Götterruhe dir oft, und der geheimen,
Geheimen Schmerzen des Lebens
Hast du manche gelernt von mir.

O vergiss es, vergib! gleich dem Gewölke dort
Vor dem friedlichen Mond, geh' ich dahin und du
Ruhst und glänzt in deiner
Schöne wieder, du süßes Licht!

An die Hoffnung

O Hoffnung! holde! gütiggeschäftige!
Die du das Haus der Trauernden nicht verschmähst,
Und gerne dienend, zwischen
Sterblichen waltest,

Wo bist du? wenig lebt ich; doch atmet kalt
Mein Abend schon. Und stille, den Schatten gleich,
Bin ich schon hier; und schon gesanglos
Schlummert das schauernde Herz.

An die Parzen

Nur Einen Sommer gönnt, ihr Gewaltigen!
Und einen Herbst zu reifem Gesange mir,
Dass williger mein Herz, vom süßen
Spiel gesättiget, dann mir sterbe.

Die Seele, der im Leben ihr göttlich Recht
Nicht ward, sie ruht auch drunten im Orkus nicht;
Doch ist mir einst das Heilige, das am
Herzen mir liegt, das Gedicht, gelungen,

Willkommen dann, o Stille der Schattenwelt!
Zufrieden bin ich, wenn auch mein Saitenspiel
Mich nicht hinab geleitet; Einmal
Lebt ich, wie Götter, und mehr bedarfs nicht.

An eine Stadt

Lange lieb' ich dich schon, möchte dich, mir zur Lust,
Mutter nennen, und dir schenken ein kunstloses Lied,
Dir der Vaterlandsstädte
Ländlichschönste, so viel ich sah.

Wie der Vogel des Walds über die Gipfel fliegt,
Schwingt sich über den Strom, wo er vorbei dir glänzt,
Leicht und kräftig die Brücke,
Die von Wagen und Menschen tönt.

Da ich vorüber ging,
fesselt' der Zauber auch mich, da herein in die Berge
Mir die reizende Ferne schien,

Du hast dem Flüchtigen
kühlenden Schatten geschenkt
und die Gestade sahen
ihm alle nach und es tönte
aus den Wellen das liebliche Bild.

Sträucher blühten herab, bis wo im heitern Tal,
An den Hügel gelehnt, oder dem Ufer hold,
Deine fröhlichen Gassen
Unter duftenden Gärten ruhn.

Dem Sonnengott

Wo bist du? Trunken dämmert die Seele mir
Von aller deiner Wonne; denn eben ist's,
Daß ich gesehn, wie, müde seiner
Fahrt, der entzückende Götterjüngling

Die jungen Locken badet' im Goldgewölk;
Und jetzt noch blickt mein Auge von selbst nach ihm:
Doch fern ist er zu frommen Völkern,
Die ihn noch ehren, hinweggegangen.

Dich lieb ich, Erde! trauerst du doch mit mir!
Und unsre Trauer wandelt, wie Kinderschmerz,
In Schlummer sich, und wie die Winde
Flattern und flüstern im Saitenspiele,

Bis ihm des Meisters Finger den schönen Ton
Entlockt, so spielen Nebel und Traum um uns,
Bis der Geliebte wiederkömmt und
Leben und Geist sich in uns entzündet.

Der Sommer

Noch ist die Zeit des Jahrs zu sehn, und die Gefilde
Des Sommers stehn in ihrem Glanz, in ihrer Milde;
Des Feldes Grün ist prächtig ausgebreitet,
Allwo der Bach hinab mit Wellen gleitet.
So zieht der Tag hinaus durch Berg und Tale,
Mit seiner Unaufhaltsamkeit und seinem Strahle,
Und Wolken ziehn in Ruh', in hohen Räumen,
Es scheint das Jahr mit Herrlichkeit zu säumen.

Die Entschlafenen

Einen vergänglichen Tag lebt ich und wuchs mit den Meinen,
Eins ums andere schon schläft mir und fliehet dahin.
Doch ihr Schlafenden, wacht am Herzen mir, in verwandter
Seele ruhet von euch mir das entfliehende Bild.
Und lebendiger lebt ihr dort, wo des göttlichen Geistes
Freude die Alternden all, alle die Toten verjüngt.

Die Götter

Du stiller Äther! Immer bewahrst Du schön
Die Seele mir im Schmerz, und es adelt sich
Zur Tapferkeit vor deinen Strahlen,
Helios! oft die empörte Brust mir.

Ihr guten Götter! arm ist, wer euch nicht kennt,
Im rohen Busen ruhet der Zwist ihm nie,
Und Nacht ist ihm die Welt und keine
Freude gedeihet und kein Gesang ihm.

Nur ihr, mit eurer ewigen Jugend, nährt
In Herzen, die euch lieben, den Kindersinn,
Und laßt in Sorgen und in Irren
Nimmer den Genius sich vertrauern.

Die Heimat

Froh kehrt der Schiffer heim an den stillen Strom
Von fernen Inseln, wo er geerntet hat;
Wohl möcht' auch ich zur Heimat wieder;
Aber was hab' ich, wie Leid, geerntet? -

Ihr holden Ufer, die ihr mich aufgezogt,
Stillt ihr der Liebe Leiden? ach! gebt ihr mir,
Ihr Wälder meiner Kindheit, wann ich
Komme, die Ruhe noch Einmal wieder?

Die Kürze

„Warum bist du so kurz? liebst Du, wie vormals, denn
Nun nicht mehr den Gesang? fandst Du, als Jüngling, doch,
in den Tagen der Hoffnung,
Wenn du sangest, das Ende nie!“

Wie mein Glück, ist mein Lied. – Willst du im Abendrot
Froh dich baden? hinweg ist's! und die Erd ist kalt,
Und der Vogel der Nacht schwirrt
Unbequem vor das Auge dir.

Elegie 1943

Wie wenn die alten Wasser, die in andern Zorn,
In schrecklichern verwandelt wieder
Kämen,

So gärt' und wuchs und wogte von Jahr zu Jahr
Die unerhörte Schlacht, dass weit hüllt
Dunkel und Blässe das Haupt der Menschen.

Wer brachte den Fluch? von heut
Ists nicht und nicht von gestern, und die zuerst
Das Maß verloren, unsre Väter
Wussten es nicht.

Zu lang, zu lang schon treten die Sterblichen
Sich gern aufs Haupt,
Den Nachbar fürchtend

Und unstedt wehn und irren, dem Chaos gleich,
Dem gärenden Geschlechte die Wünsche noch
und wild ist und verzagt und kalt von
Sorgen das Leben

Fragment

Das Angenehme dieser Welt hab' ich genossen,
Der Jugend Freuden, wie lang! wie lang! verflossen,
April und Mai und Julius sind ferne,
Ich bin nichts mehr, ich lebe nicht mehr gerne!

Hälfte des Lebens

Mit gelben Birnen hängst
Und voll mit wilden Rosen
Das Land in den See,
Ihr holden Schwäne,
Und trunken von Küssen
Tunkt ihr das Haupt
Ins heilignüchterne Wasser.

Weh mir, wo nehm' ich, wenn
Es Winter ist, die Blumen, und wo
Den Sonnenschein,
Und Schatten der Erde?
Die Mauern stehn
Sprachlos und kalt, im Winde
Klirren die Fahnen.

Heimat

Und niemand weiß

Indessen laß mich wandeln
Und wilde Beeren pflücken
Zu löschen die Liebe zu dir,
An deinen Pfaden, o Erd
Hier wo – – –

und Rosendornen

Und süße Linden duften neben
Den Buchen, des Mittags, wenn im falben Kornfeld
Das Wachstum rauscht, an geradem Halm,
Und den Nacken die Ähre seitwärts beugt
Dem Herbste gleich, jetzt aber unter hohem
Gewölbe der Eichen, da ich sinn
Und aufwärts frage, der Glockenschlag
Mir wohlbekannt
Fernher tönt, goldenklingend, um die Stunde, wenn
Der Vogel wieder wacht. So gehet es wohl.

Lebensalter

Ihr Städte des Euphrats!
Ihr Gassen von Palmyra!
Ihr Säulenwälder in der Ebne der Wüste,
Was seid Ihr?
Euch hat die Kronen,
Dieweil ihr über die Grenze
Der Othmenden seid gegangen,
von Himmlischen der Rauchdampf und
Hinweg das Feuer genommen;
Jetzt aber sitz ich unter Wolken (deren
Ein jedes eine Ruh hat eigen) unter
Wohleingerichteten Eichen, auf

Der Heide des Rehs, und fremd
Erscheinen und gestorben mir
Der Seligen Geister.

Lebenslauf op. 67/3

Größeres wolltest auch du, aber die Liebe zwingt
All uns nieder, das Leid beugt gewaltiger,
Doch es kehret umsonst nicht
Unser Bogen, woher er kommt.

Aufwärts oder hinab ! herrscht in heiliger Nacht,
Wo die stumme Natur werdende Tage sinnt,
Herrscht im schiefesten Orkus
Nicht ein Grades, ein Recht noch auch ?

Dies erfuhr ich. Denn nie, sterblichen Meistern gleich,
Habt ihr Himmlischen, ihr Alleserhaltenden,
Dass ich wüsste, mit Vorsicht
Mich des ebenen Pfads geführt.

Alles prüfe der Mensch, sagen die Himmlischen,
Dass er, kräftig genährt, danken für alles lern,
Und verstehe die Freiheit,
Aufzubrechen, wohin er will.

Sonnenuntergang

Wo bist du? trunken dämmert die Seele mir
Von all deiner Wonne; denn eben ist's,
Dass ich gelauscht, wie goldner Töne
Voll der entzückende Sonnenjüngling

Sein Abendlied auf himmlischer Leier spielt';
Es tönten rings die Wälder und Hügel nach.
Doch fern ist er zu frommen Völkern,
Die ihn noch ehren, hinweggegangen.

Vanini op. 6/4

Den Gottverächter schalten sie dich? mit Fluch
Beschwerten sie dein Herz dir und banden dich
Und übergaben dich den Flammen,
Heiliger Mann! o warum nicht kamst du

Vom Himmel her in Flammen zurück, das Haupt
Der Lästere zu treffen und riefst dem Sturm;
Dass er die Asche der Barbaren
Fort aus der Erd', aus der Heimat werfe!

Doch die du lebend liebtest, die dich empfing,
Den Sterbenden, die heil'ge Natur vergisst
Der Menschen Thun und deine Feinde
Kehrten, wie du, in den alten Frieden.